

Sœur Albina Gonçalves

Née le 25 juillet 1865 et décédée le 28 juillet 1911

A l'âge de 46 ans et 17 ans de vocation

Parmi les filles de la Charité que la tempête révolutionnaire chassa du Portugal, au mois d'octobre 1910, il en est une qui mérite particulièrement d'être présentée, à l'édification de la compagnie : ma sœur Albina Gonçalves, qui a pratiqué la vraie vertu, en toutes circonstances.

Au premier abord, son extérieur ne prévenait pas en sa faveur et, notre chère défunte, elle-même, se croyait sincèrement nulle, ignorante et incapable. C'est pour cela que Dieu qui chérit les humbles a jeté sur elle un regard de prédilection. Albina Gonçalves naquit à Infesta, village du diocèse de Braga en Portugal le 25 juillet 1865 et eut le bonheur d'être baptisée le même jour. Elle appartenait à une famille de cultivateurs. Sa mère était la nièce du Père Joaquim Alvares de Moura, zélé 1azariste, très connu dans cette région du Nord. Il y avait recueilli d'abondantes aumônes, ayant pour but de fonder à Sante Quiteria les deux collèges établis sur cette montagne et qui ont été la source de tant d'autres œuvres de salut.

Les prêtres de la Mission et tout particulièrement M. Fragues, de vénérée mémoire, dirigèrent avec succès le collège de garçons. En attendant que les cornettes puissent paraître dans le pays, on avait installé les maitresses laïques qui faisaient le catéchisme aux jeunes filles. C'est là qu'Albina fut placée par son oncle ; elle s'y montra élève accomplie et passa ses examens au lycée de Porto avec succès. Lorsque les filles de la charité arrivèrent, en 1882, Albina avait dix-sept ans ; à leur contact, sa piété se développa, et bientôt l'appel divin se fit entendre ; la jeune fille s'ouvrit à ses parents sur sa vocation. Ceux-ci mirent tout en œuvre pour l'en détourner et lui interdirent toute communication avec son directeur.

Non seulement son père lui refusa son consentement, mais il la traita avec une grande rigueur. Quoiqu'il disposât de tout un personnel de domestiques et de journaliers, il la chargea des plus bas emplois de la maison et de la ferme espérant ainsi détruire ses désirs de vie religieuse. Toute la semaine, il exigeait qu'elle travaillât comme une mercenaire, qu'elle s'occupât de la basse-cour. Il l'obligeait à marcher nu-pieds, comme les pauvres du pays ; et tandis que sa sœur était traitée selon sa condition, Albina manquait parfois du nécessaire. On menaçait même de la déshériter. Son père alla jusqu'à la soumettre à toutes sortes de vexations même de la part des domestiques. Pas plus que jadis auprès de Sainte Catherine de Sienne, de tels traitements n'atteignirent leur but. La future fille de la Charité obéissait sans réplique aux ordres paternels, ne se plaignant à personne. Le dimanche, elle marchait pendant plusieurs heures afin de trouver un bon prêtre qui voulût bien la confesser et lui donner la sainte communion, car le curé de son village ne comprenait pas qu'on recourût si souvent aux sacrements. Quand Albina avait reçu le Pain des forts, elle revenait à la maison, vers midi, encore à jeun, prête à de nouveaux combats.

Plusieurs années de luttes et de souffrances ne changèrent rien à sa position. Elle avait déjà vingt-sept ans, lorsqu'une circonstance vint l'encourager à faire le grand pas ! Une de ses cousines germaines, d'un caractère résolu, avait obtenu sans peine le consentement de ses parents et se trouvait très heureuse au séminaire. Animée de cet exemple, Albina réitéra ses instances, et son père, fatigué de sa persévérance, lui permit de partir, à condition qu'elle n'emporterait que ce qu'elle avait sur elle. La pauvre jeune fille se rendit aussitôt à Santa Quiteria où la sœur servante qui savait son mérite, la reçut à bras ouverts.

Un jour, dit une sœur, la foudre venait de tomber sur le dortoir des enfants et en abattre le toit. Je vis Albina se signer pieusement et traverser l'appartement rempli de fumée pour obéir à ma Sœur qui lui avait dit, avant la catastrophe, de fermer la fenêtre. Et comme ses compagnes blâmaient sa témérité, elle leur répondit avec sa simplicité ordinaire : " Le bon Dieu protège toujours quand on obéit."

Arrivée au séminaire en 1894, ma sœur Gonçalves ne perdit rien des précieux enseignements qui nous y sont donnés ; elle avait payé trop chèrement cette grâce pour ne pas l'apprécier. Aussi ses compagnes l'ont vue, jusqu'à la mort fidèle aux moindres usages comme aux plus importants.

Au mois de septembre 1894, ma sœur Gonçalves fut placée à l'hôpital d'Amarante, confié depuis trois mois aux filles de la Charité. Pour ne causer aucun mécontentement, il avait été convenu que le personnel laïc établi depuis de longues années, ne serait pas congédié. Les sœurs eurent donc beaucoup à souffrir, surtout au commencement. Les employés n'entendaient pas leur céder un pouce d'autorité. L'hôpital était pauvre, mal organisé, soumis à une administration officielle qui ne voulait rien changer. La malpropreté y régnait en souveraine et les humiliations, au moment de la visite des médecins, étaient pour les sœurs. Ce n'est que peu à peu qu'il leur fut possible de remédier à cet état de choses en même temps qu'elles gagnaient l'estime des administrateurs et des employés.

Sœur Gonçalves, qui se nomma sœur Marie à Amarante, n'avait pas l'habitude du service des malades ; de plus, elle succédait à une sœur capable et très appréciée. Ayant à s'entendre avec un médecin plutôt hostile, elle fit d'abord quelques bévues ; de là, des observations de la part du docteur qui ne lui épargna ni les tracasseries quotidiennes, ni les allusions blessantes ; de là aussi des reproches de la sœur servante, qui, l'ayant connue élève à Santa Quiteria ne la ménageait point.

La sérénité de sœur Marie, sa déférence et l'intelligence qu'elle montra dans son apprentissage du service des malades changèrent plus tard les dispositions du docteur qui en fait encore maintenant le plus bel éloge.

Travailleuse infatigable, douce et bonne pour tous, sœur Marie se familiarisa si bien avec ses fonctions d'infirmière et profita de telle sorte des leçons de pansements de sa sœur servante que les médecins tenaient à l'avoir auprès d'eux dans les

opérations. Les malades appréciaient aussi beaucoup ses soins. C'était une vraie fille de devoir. Quel était le secret de tant de vertus ? Son humilité profonde et sa vraie piété. Piété solide, en effet, qui savait se maintenir constante en dépit des privations spirituelles endurées à Amarante. "Pendant longtemps, dit une sœur, nous n'eûmes même pas le Saint-Sacrement, pas même un oratoire. Le réfectoire servait de chambre de communauté et de cabinet de la sœur servante. La confession ne pouvait avoir lieu que tous les quinze jours, quand un missionnaire venait de Santa Quiteria nous rendre ce service. Jamais nous n'entendions de sermon ; Monsieur le Visiteur nous donnait une conférence chaque année. Pour assister à la Sainte Messe, nous sortions de l'hôpital et nous attendions le vieil aumônier dans l'église de la Miséricorde où il disait la Messe, quand il voulait. Ce fut plus pénible encore lorsque les infirmités le clouèrent au lit. Nous devions alors nous rendre à la paroisse, dans une église glaciale où nous restions jusqu'à ce qu'un prêtre arrivât. Que de fois nous sommes revenues à sept heures et demie sans n'avoir eu ni messe, ni communion ! Nous avions hâte de reprendre notre poste près des malades. Ce qui peinait surtout sœur Marie, c'était de ne pas trouver un prêtre zélé qui s'occupât comme il faut de l'hôpital. Les chapelains ne venaient confesser que les mourants à l'extrémité. Jamais, si ce n'est dans cette circonstance, ils n'entraient dans les salles. Pour suppléer à cette lacune, elle adressait à ses malades de petites exhortations qu'ils goûtaient extrêmement." sœur Marie, disaient-ils, prêche bien mieux que notre curé : du moins, nous la comprenons parfaitement". "Jamais les convalescents n'avaient la permission d'aller à l'église, pas même le dimanche pour la messe. C'est pourquoi notre chère sœur se privait de demeurer devant le saint sacrement afin de pouvoir faire du bien à ces pauvres âmes ignorantes des vérités du salut.

Notre pieuse compagne appréciait beaucoup le bonheur d'aller suivre la retraite annuelle à Lisbonne et d'y entendre ma sœur Visitatrice " parler de nos devoirs de filles de la Charité."

Le départ de sa première sœur servante avait porté à son cœur si affectueux, un véritable coup. Toutefois, rien n'en parut extérieurement. Elle accueillit avec esprit de foi la jeune sœur qui la remplaçait. Celle-ci a confirmé toutes les notes de ses compagnes au sujet de son obéissance et de son dévouement pour les malades qu'elle soignait avec autant d'intelligence que de sollicitude. Ce qui relevait encore les qualités de ma sœur Marie, c'était son charmant caractère. Le récit de ses distractions nombreuses faisait souvent les frais de la récréation et elle en riait la première.

La nuit du 3 au 4 octobre, une insurrection se déclarait à Lisbonne ; préparée depuis longtemps, elle fut aidée par la marine et par deux régiments infidèles, la lie du peuple y prêta son concours. Les communications avec la province se trouvaient interrompues. Les plus beaux quartiers de la capitale n'étaient plus qu'un lieu de carnage et on ne pouvait espérer aucun secours, puisque la ville de Lisbonne était comme séparée du monde entier. En moins de deux jours la république fut proclamée la royauté abolie, la famille royale exilée et la religion menacée.

Le 5 octobre au soir, la populace avinée pénétra dans la maison des Prêtres de la Mission d'Arroyos, située à l'extrémité de la ville. Deux jours auparavant, M. Fragues avait dit lui-même : " Nous serons les premières victimes." Les misérables, sans s'en douter, réalisèrent cette prophétie. En haine de la religion ils le massacrèrent ainsi que le digne M. Barros-Gomès. On n'aurait pu trouver deux victimes plus pures ! Leur couronne était prête !

La dernière messe de M. Fragues, le 5 octobre avait été dite en l'honneur de la sainte Vierge pour obtenir sa protection sur les deux familles de Saint Vincent. Et, en effet, à part ce double sacrifice, nos deux Communautés eurent moins à souffrir que les autres. L'un des premiers actes du Gouvernement provisoire fut une loi qui ordonnait la dissolution de toutes les congrégations dans le plus bref délai. Les filles de la charité de Lisbonne et de la banlieue s'embarquèrent sur l'Atlantique le 12 octobre. Celles de Santa-Quiteria et d'Amarante se rendirent à Madrid où elles reçurent de la visitatrice de la province française, ma sœur Massol, et de ma sœur Galibert, son assistante, la plus affectueuse hospitalité.

En apprenant la révolution qui venait de s'opérer, le frère de la sœur Gonçalves lui écrivit pour l'engager à revenir à la maison paternelle. Si l'on excepte la visite de son père qu'elle avait reçue deux ou trois fois à Amarante, c'était la première preuve d'intérêt que la famille lui donnât. Quoique son pays ne fût pas éloigné, jamais elle n'avait revu sa mère, et son cœur aimant souffrait de cette froideur. Ma sœur Gonçalves remercia son frère, lui disant qu'elle était prête à aller partout pour rester fidèle à sa vocation, que sa seule peine était de voir le Portugal dans un si triste état. C'est dans ces sentiments de générosité qu'elle quitta sa chère patrie versant seulement des larmes silencieuses.

Après un court séjour à Madrid, nos sœurs furent appelées à Paris et jouirent de la consolation de revoir la Maison-Mère et sa chapelle bénie. C'est là sans doute que la sainte Vierge lui inspira la pensée de s'offrir pour Beyrouth ; une sœur portugaise avait été désignée pour cette mission, mais il lui fallait une compagne. Surmontant sa timidité naturelle, ma sœur Gonçalves dit à notre très honorée Mère : "Ma Mère je ne suis pas encore placée ; ce serait pour moi un sacrifice d'aller à Beyrouth ; si vous le voulez, Je le ferai bien volontiers."

Nul sentiment naturel ne se mêlait à cet acte : les deux sœurs se connaissaient à peine. L'offre étant acceptée, sœur Gonçalves fut désignée pour l'orphelinat Saint Charles de Beyrouth et sa compagne fut gardée à la maison centrale ; toutes deux furent bientôt aimées et appréciées.

Sœur Gonçalves avait un office pénible ; aidée d'une sœur et de quarante orphelines, elle s'occupait du blanchissage. Elle aurait voulu voir les enfants parfaites et ce lui était une peine de constater ce qui leur manquait à ce point de vue ; mais cette peine, comme toutes les autres, elle la portait en silence, lorsqu'une fièvre typhoïde l'arrêta ; le mal céda cependant et vers le 10 juillet, elle entra en convalescence. Malheureusement, ce mieux fut de courte durée, La fièvre reparu le jour de la fête de saint Vincent, et cette fois, avec les plus alarmants symptômes. Quatre hémorragies nasales successives lui enlevèrent le reste de ses forces. Elle demeura calme, énergique même édifiant son entourage par son abandon total à la divine volonté.

Tous les secours de notre sainte religion purent lui être prodigués, et, par une attention de sa bonne sœur servante, un de nos dévoués missionnaires portugais, M. Souza, banni comme elle de la chère patrie, vint lui porter sa bénédiction et ses encouragements pour le grand voyage. Il avait apprécié à Amarante la vertu de ma sœur Gonçalves, soit à l'égard des malades, soit envers ses compagnes ; plus d'une fois son admirable attitude envers sa sœur servante qui la menait plus que rondement, tout en l'estimant beaucoup, l'avait grandement édifié. Dans une lettre à M. notre très honoré Père, M. Souza se plaît à relever les mérites de cette âme si entièrement à Dieu, qu'à sa demande : "Avez-vous quelque crainte ? elle répondit en face de la mort : " Non, je vais au ciel ! Qu'il était touchant le message dont la chère malade le chargea pour sa famille ! : " Dîtes bien à ma mère que je meurs tranquille et contente ! Qu'on n'attribue pas ma mort à la nostalgie du pays. Si je meurs c'est parce que mes jours étaient comptés. C'est le bon Dieu qui l'a voulu ainsi !".

Les regrets qu'exprime ma sœur Boulanger, sa sœur servante, annonçant sa mort à notre très honorée Mère, sont plus explicites encore

"Cette chère sœur a vécu, a souffert et est morte comme une bonne fille de la charité. Depuis neuf mois qu'elle était dans la maison, nous n'avons pu que nous édifier de ses vertus simples et fortes de renoncement, d'humilité et d'obéissance qui ne se sont pas démenties jusqu'à son dernier soupir."

"Pendant sa maladie et surtout pendant les derniers jours, la beauté de cette âme si unie à Dieu s'est révélée tout entière à nous, les

heureux témoins de ses pieux et délicieux délires. Elle ne parlait que de son bonheur de mourir et d'aller au ciel voir le bon Dieu, la sainte Vierge, saint Vincent et ses chers martyrs portugais, ne cessant de prier tout haut, s'arrêtant avec une prédilection marquée à la belle invocation: "Cœur sacré de Jésus, j'ai confiance en vous", qu'elle redisait à satiété, nous recommandant de beaucoup prier pour les pauvres pécheurs, pour l'Eglise, le Saint Père; faisant à propos et très aimablement, à celles qui l'approchaient, une charité spirituelle que nous n'oublierons jamais rappelant surtout aux jeunes sœurs l'amour du travail et l'obéissance qu'elle pratiquait si bien.

"Son renoncement total à elle-même lui avait fait accepter, sans jamais un mot de plainte, un office pénible auquel elle n'était pas

habituee et pour lequel elle n'avait pas assez de santé ; elle avait toujours été employée près des malades et le contact des enfants lui rendait sa tâche encore plus difficile. Dans les moments où elle en paraissait excédée, elle se contentait de dire : "Ah, ces enfants, ces enfants !", avec un petit air de mécontentement qui nous portait à rire ; elle riait de bon cœur avec nous et tout était fini.

"Le Seigneur a connu toutes ses luttes intérieures ajoutées à l'immense chagrin qui la minait, en pensant aux événements de sa chère

patrie et de son roi qu'elle aimait tant ! Je suis persuadée qu'elle s'est offerte en victime pour la conversion de son cher Portugal. Le bon Maître a agréé son sacrifice, et, nous en avons la douce persuasion, elle jouit de celui qu'elle a si pieusement et si fidèlement servi ici-bas !

Elle nous sera là-haut une protectrice, elle nous l'a promis en nous quittant : " J'e demanderai 'beaucoup au bon Dieu pour la communauté, pour nos vénérés supérieurs, pour la province, pour ma sœur Visitatrice, M. le Supérieur de la maison, car le bon Dieu peut donner beaucoup, mais vous aussi, demandez beaucoup et toujours." !

De Lisbonne où elle reste à son poste de dévouement au prix de quels sacrifices, nous la savons, ma Sœur Souchon, la digne visitatrice

écrivait à l'annonce de la mort de son ancienne postulante : " Ma sœur Gonçalves a été pour moi une vraie consolation. Encore au postulat, elle m'avait frappée par son humilité et son amour du travail. A son retour du séminaire, je la vis pénétrée d'un amour tout filial pour la Communauté et ses usages. Elle me parut aussi animée d'un véritable désir de vivre cachée, c'est ce qu'elle réalisa à l'hôpital d'Amarante, ne cherchant par aucun moyen, à attirer sa famille ou ses connaissances et se déroba à l'estime et à l'attention de tous.

" C'était, je crois - une âme bien agréable à Dieu, vivant de l'esprit de sacrifice, tout bonnement et simplement. En moi-même, Je l'appelais ma petite violette et j'aimais à la recevoir à l'occasion, car elle me laissait toujours un parfum que je savourais en silence."

Avec ma sœur Souchon nous pouvons dire : "Il n'est pas étonnant que ma sœur Gonçalves ait fait une sainte mort, puisque l'humilité ravit

le cœur de Dieu et qu'il donne sa grâce aux humbles !".